

PRESSE DU PEUPLE,

JOURNAL DE TOUS.

Divisé en deux parties : **Rédaction privée, Rédaction publique.**

Fondateurs : Gustave BIARD, POURRAT-ALOF, Eugène FONTENAY.

Rédaction privée : Un Ouvrier, un Propriétaire, un Employé, un Prêtre. — Rédaction publique : TOUS.

Abolition du monopole de la pensée.

PAR AN 18 fr.
PAR MOIS 1 fr. 50 c.
5 centimes le numéro.

Bureaux : Rue des Francs-Bourgeois, 14 (Odéon), à Paris.

Toute lettre non affranchie est rigoureusement refusée.

Département : 2 fr. 50 c. par mois.
Rédacteur en chef : G. BIARD.
Gérant : POURRAT-ALOF.

Objet du Journal.

La *Presse du peuple* n'existe pas; elle est à créer. Un travailleur entre mille engendre une pensée; ou bien une réflexion le frappe : un journal populaire n'est pas là pour recevoir cette pensée, cette réflexion : fonder ce journal, voilà notre but.

C'est là une nécessité impérieuse du temps, si l'on réfléchit que la pensée populaire n'a pas encore aujourd'hui un organe où ce soit elle-même qui se manifeste. Elle est toujours astreinte à se traîner à la remorque d'écrivains qui s'en investissent de leur autorité privée, et qui, finalement, imposent leur opinion à la multitude. La presse, quelle que soit la manière qu'elle déploie au vent, se gouverne par la camaraderie; il existe entre les journalistes un esprit de corps qui leur fait repousser toutes considérations qui n'émanent pas de leur officine directement. Derrière les journaux qui préconisent le plus bruyamment la souveraineté du peuple, il y a toujours un triumvirat qui élabore, décrète et conclut en dernier ressort. Donc la liberté de penser n'est un fait que pour ceux qui ont de quoi la convertir en une réalité. De combien de droits proclamés on en pourrait dire autant!

Tout cela est anti-égalitaire, anti-fraternel; tout cela est de la personnalité déguisée. En effet, que de pensées généreuses, que d'observations utiles sommeillent au fond du cœur d'une foule de laborieux ouvriers, et s'y éteignent, faute de les pouvoir consigner quelque part, même sous la responsabilité de leur signature. Frappé de cette iniquité que personne n'a encore songé à déraciner, nous avons conçu l'idée de créer, sous le titre de la *PRESSE DU PEUPLE*, le journal de tous ceux qui ont une pensée, un avis, une réflexion, une observation utile à publier. On nous dira peut-être que c'est demander au malade le remède à sa maladie. A cela nous répondons : le travailleur écrivain n'indiquera pas seul le remède à ses maux, mais il dira quel genre de douleurs il éprouve, et c'est déjà quelque chose d'important sans doute. Et puis, on se dit la voix du peuple; mais la voix du peuple on la lui emprunte, on la simule, on la contrefait, on l'imité, mais ce n'est pas lui qui la pousse. S'il existait un journal qui contint, par exemple, les opinions signées d'au moins quinze ou vingt citoyens, nous dirions : voilà un acheminement à l'émission véridique de la voix du peuple; mais le journal qui se pose en interprète de la voix du peuple, et qui n'est signé que par un seul, nous disons que cette manière de pratiquer la voix du peuple est une usurpation flagrante de la souveraineté de pensée qui appartient à tous.

Il n'y a pas de journal fait selon l'esprit que nous venons de signaler; tous sont monopolisateurs, tous font de la dictature de pensée; tous usurpent la souveraineté de l'esprit humain.

Plus de paroleurs au compte des autres en matière d'opinions sociales; que chacun soit le père de sa

pensée! Voilà, désormais, la seule manière honnête et véridique de faire un journal; voilà le journalisme nouveau éclos avec la souveraineté politique du peuple.

La presse fera toujours horriblement de mal tant qu'elle sera le partage de désœuvrés fortunés ou faméliques qui n'y voient qu'un moyen, les uns d'afficher leur parasite individualité; les autres, de se créer une réputation. Lorsqu'au contraire la presse sera aux mains du peuple, et n'aura pas d'autre but que de porter à la connaissance de tous des avis intéressants, la presse sera ce qu'elle doit être : utile, édifiante et instructive.

Sans doute, tous ne pourront pas encore à la fois écrire, manifester de leur souveraineté de pensée dans la *Presse du peuple*; mais son objet est d'y appeler un à un, en quelque sorte, et sans les distraire de leurs occupations habituelles, les aînés des travailleurs, ceux d'entre eux dont l'intelligence est déjà émancipée, et qui n'ont pas où la manifester. L'universalité absolue est d'ailleurs une chimère : les élections générales de 1848 l'ont authentiquement prouvé. Et puis d'Alembert l'a bien démontré : le peuple pense ce qu'on lui fait penser, parce que le peuple a l'esprit paresseux, faute de l'exercer. Cela est toujours vrai, mais le progrès consiste en ce point à appeler à l'exercice de la souveraineté de pensée un nombre d'hommes du peuple de plus en plus considérable. En fondant la *Presse du peuple*, nous provoquerons donc insensiblement, par voie d'imitation, la solution du problème proposé : c'est là notre but tout entier.

L'esprit du journal serait celui-ci : défense des intérêts généraux : caractère de la rédaction privée du journal; observations, pensées, réflexions brièvement rédigées : caractère de la seconde partie du journal. Il ne s'agit point, en effet, pour le peuple, de faire du journalisme à la façon de la presse oisive, de la presse oligarchique et mercenaire, de la presse aristocratique ou contre-révolutionnaire; il s'agit d'exercer la voix du peuple, et la voix du peuple, c'est un sentiment sur les hommes et sur les choses, sentiment qui se formule toujours brièvement, par cela même qu'il est vivement senti. Bossuet, ce grand parleur, l'a judicieusement observé lui-même : *les plus longs discours peuvent être réduits des dix-neuf vingtièmes, et ne faire que gagner en profondeur*. Les parleurs de profession ne possèdent précisément pas cet art, mais le peuple le possède nécessairement, puisque ce n'est jamais l'idée qui lui manque, mais seulement parfois l'expression qui en est l'instrument; donc peu de mots suffiront toujours au peuple écrivain pour renverser les sophismes de la presse contre-révolutionnaire. Et puis, qu'avons-nous dépouillé? Les oripeux monarchiques. Ces guenilles, nous les avons vues s'étaler dans nos journaux du jour sous la forme d'une littérature immorale et lâche, dont les grands-prêtres allaient retremper la sève au milieu de

femmes perdues, et s'en faire payer le prix par les brocanteurs de l'aristocratie monarchique. Certes, on ne saurait admettre que le journalisme républicain tombe à ce degré de bassesse; s'il en devait être ainsi (et cela sera, si la *Presse du peuple* ne se fonde pas), nous aurions à jamais, comme nous l'avons déjà temporairement, la République avec toutes les impudeurs, toutes les turpitudes, toutes les lâchetés monarchiques. Si nous comprenons bien l'esprit de l'ère nouvelle dans laquelle nous ne faisons qu'essayer de nous engager, nous croyons qu'à la force de la pensée, à l'opportunité de l'observation, à l'intérêt de la réflexion, le traducteur doit joindre le laconisme qui ajoute à la précision de l'expression, qui la fait briller d'un plus vif éclat, qui la rend plus saisissante à l'esprit.

C'est ainsi que nous entendons que doit être pratiquée la *Presse du Peuple*, pour être dans les conditions du vrai.

Nous travaillerons sans relâche à la réalisation de ce but, que nous croyons être un des plus importants progrès que produira notre Révolution; car pour tout le reste, nous croyons fermement que la Révolution est vaincue pour un temps par les élections générales de 1848. Il faut donc travailler sans relâche à grossir la Révolution de nouveaux élus capables, quand le temps en sera venu, de la faire triompher définitivement, et il n'y a, pour cela, qu'à appeler le peuple à la souveraineté de pensée, la seule qui triomphe et triomphera toujours de la souveraineté de la rue.

GUSTAVE BIARD,
Typographe.

La France a grandi sous la férule de la féodalité, de la théocratie, de l'absolutisme, de la charte, mystification à l'anglaise; elle a terminé ses classes et vient de passer ses vacances; des Cassandres ridicules l'accusent seuls d'être bruyante et désordonnée; elle va commencer ses hautes études; son énergie même, bien dirigée, est l'annonce du point élevé qu'elle peut et voudra atteindre dans les sciences, les arts et les lettres, sous le professorat de la constituante et des législatives. Mais des pédagogues, qui ont voulu et voudront peut-être continuer sa tutelle au-delà de sa minorité, vont proposer, comme précédemment, des mesures restrictives, c'est-à-dire l'escamotage à leur profit de sa sainte trinité : Liberté, Égalité, Fraternité. Nous avons, deux mois, renoncé à éduquer le peuple, sage et modéré comme nous. Devant le danger des réactions, je me joins à vous pour éviter les révolutions violentes à venir, en parlant au bon sens public et en apportant mon grain de sable à la construction de cet édifice majestueux d'une nouvelle république, que la France élève devant l'admiration des peuples encore à l'école. Salut et fraternité!

POURRAT-ALOF.
Ancien avocat, ingénieur civil, propriétaire.

Adhésion du Citoyen FONTENAY.

D'après les considérations qui précèdent, reconnaissant la portée généreuse, révolutionnaire, de l'idée en projet, appréciant que cette idée émane précisément d'un travailleur, d'une noble intelligence, à qui revenait

naturellement l'initiative de fonder la *Presse du Peuple*, grand et noble dessein, je déclare y donner, non-seulement mon adhésion, mais m'associer d'efforts à la réalisation de cette œuvre, qui doit un jour faire passer la presse des mains de quelques individualités dans celles de tous, et fonder la souveraineté de pensée, qui appartient à tous.

FONTENAY, Employé.

Le Christ a constitué le prêtre apôtre de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Dans les chaires, il est obligé d'abdiquer sa mission; il doit donc être heureux de trouver une tribune où il puisse faire entendre sa voix, aussi je m'associe de cœur et d'âme aux fondateurs de ce journal.

JEAN, prêtre.

La situation.

Fatalité! quand l'enfant devient homme, le père descend dans la tombe, et jamais, ou du moins rarement, ils ne vivent longtemps ensemble. Chacun son tour! Serait-ce donc là l'invariable loi de la nature? Cela me paraît démontré.

Or, qui s'en va? Est-ce la bourgeoisie? Est-ce le peuple? C'est ce que je vais examiner, car toute la situation présente est là.

Le peuple est l'engendreur éternel qui couvre de ses rejetons la surface du globe, sans s'inquiéter de ceux qui arrivent à éclosion.

La bourgeoisie est la collection des heureux rejetons qui, placés dans de favorables circonstances, arrivent à maturité.

Par conséquent, ni le peuple ni la bourgeoisie ne doivent, selon moi, disparaître, car l'un est la semence du genre humain et l'autre en est le fruit.

Le progrès consiste à transformer le peuple en bourgeoisie, selon certaines lois organiques invariables dans leur fonctionnement et permanentes dans leur jeu comme les lois éternelles qui, sous la conduite de Dieu, meuvent toutes les parties de ce vaste univers.

Trouver ces lois, telle est l'œuvre de l'intelligence humaine. A ce point de vue, je vais pouvoir me dégager des viles passions qui font obstacle à la marche de la Révolution; je vais pouvoir dire aux bourgeois leur fait et au peuple le sien.

Bourgeois, l'égoïsme, qui n'est autre que l'ignorance au juste, emplit ton intelligence. Tu as oublié qui tu fus: peuple, et peuple taillable à merci; la jouissance t'a corrompu; ingrat, tu as renié ton père; prends garde de pousser plus loin l'attentat; prends garde de devenir parricide en transformant ton égoïsme en balles dirigées sur son cœur.

Que disais-tu de ces seigneurs insolents qui pendant onze siècles t'ont tenu le couteau sur la gorge? Qu'ils étaient des bourreaux. Eh bien! ne comprends-tu donc pas qu'en tournant tes armes contre le peuple d'aujourd'hui, tu ferais à son égard ce que les seigneurs firent autrefois contre toi: acte d'homicide?

Lors donc que tu dis: *Il faut en finir avec cette canaille*, tu provoques les tiens à l'assassinat de tes frères? Et puis, quand tes frères répondent à ce cri sauvage, tu détaches des timides qui réclament la concorde, car tu crains, en définitive, toute collision plus que le peuple lui-même.

Bourgeois, as-tu donc mesuré tes forces? es-tu certain de ta puissance morale, de ta résolution, de ton courage physique? Non, tu n'en es pas sûr, car tu es attaché à la vie par l'égoïsme et la cupidité, par la jouissance et ses convoitises qui ont amolli les ressorts de ton énergie primitive, qui n'ont laissé subsister en toi qu'une rage fébrile au lieu d'un courage résolu.

Frère, modère donc ta colère, et n'insulte pas aux pauvres qui réclament place au banquet du bien-être et des lumières. Modère la au nom de ta femme, de tes enfants, si ce n'est au nom de l'amour de ton prochain; si ce n'est au nom de la fraternité dont tu ne connais que le mot. N'oublie pas qu'il est dangereux d'irriter un homme qui n'ayant rien à perdre, parce qu'on lui a tout ravi, peut, résolu qu'il est toujours à se faire tuer pour en finir avec ses maux cuisants, peut, par suite de cette disposition fatidique, toujours semer la mort autour de lui avant que de la subir.

Frère, s'il te reste dans les entrailles une fibre qui ne soit pas desséchée par l'égoïsme ou l'ignorance du juste, contemple un moment l'harmonie des cieux, et vois ce que cette harmonie engendre de beautés et de bonheurs dans la nature. Vois sous le souffle générateur de cette nature s'épanouir la république des êtres; dis quelle fleur vole à l'autre un rayon de soleil? Cherche parmi tout ce qui bruit, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, depuis l'oiseau mouche jusqu'à l'aigle, depuis le ruisseau qui murmure jusqu'à l'Océan qui mugit; cherche l'être qui manque de place au banquet

de la vie. Tu n'en trouveras pas; et tu feras ce retour: L'homme seul manque de place au soleil; pourquoi? Parce qu'il en est qui, accaparant plus de place qu'il ne leur est nécessaire, en privent leurs frères. Alors ton âme s'ouvrira à la fraternité, et tu diras, en portant la main sur ton cœur: Oui, je suis, par mon égoïsme, par mon ignorance du juste, oppresseur de ceux de mes frères qui manquent de place au banquet de la vie, puisqu'à titre d'exploiteurs d'hommes j'occupe des millions de places à moi seul.

Bourgeois, deviens donc l'initiateur du peuple: c'est là ton rôle; si tu ne le comprends pas, si tu ne l'accomplis pas, si tu t'embastilles dans ton égoïsme, eh bien! bourgeois, tu périras, toi et ta race; tu périras sous peu, car ne t'imagines pas que la pépinière du genre humain, va renoncer à la vie pour te céder la place. Rome la païenne, aux gigantesques proportions, relativement auxquelles les tiennes ne sont qu'exiguïté; Rome la formidable a mordu la poussière sous les traits innombrables des masses germaniques auxquelles les Césars prétendaient refuser le droit de vivre. Et ta progéniture, bourgeois, disparaîtra plus promptement que la progéniture romaine n'a disparu, car tes sénats ne sont pas composés d'hommes à la taille de ces colosses antiques qui, frappés dans leurs chaises curules, furent pris par les Gaulois pour des statues de marbre. Tes hommes d'état sont de faibles arbustes, disposés en broussailles, et les plus grands ne sont que des rhéteurs qui ne savent rien du silence de Dieu, qui engendre la vie et ne la décrète pas.

Et toi, Peuple, écoute. Sans doute, ta séculaire patience ne t'a valu jusqu'ici que des fruits amers; ton calme magnanime a encore été exploité par les lâches qui n'ont qu'un amour: l'amour du moi; et cependant je ne puis encore que réclamer de toi le calme, la patience; car quelques creuses qu'aient été jusqu'ici ces deux voies initiatrices de toute amélioration, elles sont pourtant toujours les seules qui peuvent résoudre le problème de la fraternité universelle. En effet, le genre humain vit par le travail; s'entre-égorgé n'est pas vivre, et c'est à vivre — et vivre heureux — que consiste le problème social.

Peuple, écoute donc ce que, dès 1838, il y a dix ans, moi, ouvrier manuel et de la pensée, je te disais déjà en m'adressant aux travailleurs:

« Voulez-vous devenir une puissance; comptez-vous, non pour vous assembler tumultueusement sur la place publique, et réclamer violemment des droits politiques plus ou moins éphémères; non pour lutter avec les armes, car cet acte est une extravagance de lèze-civilisation, puisque rien de ce qui est violent ne triomphe, — et que le but est pourtant de triompher de tous les égoïsmes; mais comptez-vous pour connaître ce que vous pouvez apporter à l'ASSOCIATION; comptez-vous pour savoir ce que vous pouvez produire; comptez-vous pour devenir une force intelligente, et vous reconnaîtrez vite, qu'en peu d'années, votre association, déshéritant le privilège de ce qui le fait vivre, le secours de vos bras, l'aura bientôt transformé en agent bienveillant de votre destinée. »

Peuple, je te disais cela, il y a dix ans, et aujourd'hui tes plus sincères amis te le disent, à peu de chose près, dans les mêmes termes.

Non, la situation où la France se trouve engagée ne sera pas résolue par des coups de fusils; non, l'Assemblée nationale ne résoudra pas le problème du travail, parce que la majorité de ceux qui la composent n'ont point étudié ce problème; non, la situation ne perdra rien de son irritation, que par la mise à l'ordre du jour immédiate de la constitution du travail même. La constitution politique, que va nous forger l'Assemblée nationale, n'est qu'une amusette; la constitution du travail, seule, sauvera la France de l'anarchie, fondera la République, la préservera de l'invasion monarchique; et cette constitution, ce sont les travailleurs seuls, qui la peuvent dresser.

GUSTAVE BIAUD.

Ouverture de l'Assemblée nationale.

Discours du citoyen DUPONT (de Leure), président du Gouvernement provisoire.

Citoyens représentants du Peuple,

Le Gouvernement provisoire de la République vient s'incliner devant la Nation, et rendre un hommage éclatant au pouvoir suprême dont vous êtes investis.

Élus du peuple! soyez les bienvenus dans la grande capitale, où votre présence fait naître un sentiment de bonheur et d'espérance qui ne sera pas trompé.

Dépositaires de la souveraineté nationale, vous allez fonder nos institutions nouvelles sur les larges bases de la démocratie, et donner à la France la seule constitution qui puisse lui convenir, une constitution républicaine.

Mais, après avoir proclamé la grande loi politique qui va constituer définitivement le pays, comme nous, citoyens représentants, vous vous occuperez de régler l'action possible et efficace du Gouvernement dans les rapports que la nécessité du travail établit entre tous les citoyens, et qui doi-

vent avoir pour bases les saintes lois de la justice et de la fraternité.

Enfin, le moment est arrivé pour le Gouvernement provisoire de déposer entre vos mains le pouvoir illimité dont la révolution l'avait investi. Vous savez si, pour nous, cette dictature a été autre chose qu'une puissance morale, au milieu des circonstances difficiles que nous avons traversées.

Fidèles à notre origine et à nos convictions personnelles, nous n'avons pas hésité à proclamer la République naissante de Février.

Aujourd'hui, nous inaugurons les travaux de l'Assemblée nationale à ce cri qui doit toujours la rallier: Vive la République!

L'Assemblée nationale a répondu par le cri de vive la République.

M. Audry de Puyraveau a été unanimement désigné comme président d'âge, et les six plus jeunes membres, les citoyens Fresneau, Astouin, Lagrevol, Avond, Ferouillat et Sainte-Beuve, ont été choisis pour les fonctions de secrétaires.

La chambre des représentants a procédé ensuite à la vérification des pouvoirs.

Nouvelles extérieures.

ITALIE. — La Gazette de Milan publie les nouvelles suivantes:

Le quartier général de Charles Albert est transporté à Valleggio et toute l'armée piémontaise a pris position sur la rive gauche du Mincio.

Près Villafranca, les Piémontais ont surpris un corps d'Autrichiens. Les officiers des forces ennemies ont donné aussitôt le signal de la fuite, une bonne partie des troupes les a imités, l'autre a déposé les armes.

Cependant Radetzky persécute les Vénoniens. Il lève des otages qu'il fait transporter à Innsbruck. Parmi eux se trouve un nommé Scopoli, vieillard de 72 ans, et un nommé Giusti qui est dans un état de santé déplorable.

La colonne Griffini a battu sous Mantoue un corps d'Autrichiens, auquel elle a fait 50 morts et 15 prisonniers.

Durando a passé le Pô avec 6,000 hommes. 6,000 volontaires conduits par Ferrari sont en route pour le rejoindre entre Padoue et Vicence.

La colonne des volontaires d'Ancone est arrivée le 18 à Badia, près de laquelle se trouvent les avant-postes autrichiens.

A Vérone, au dire des déserteurs italiens, les vivres manquent tout à fait.

A Padoue, on attend Durando avec impatience. Les rues sont garnies de barricades, des canons sont braqués sur les murs de la ville, mais les Padouans manquent d'armes et la jeunesse est partie au secours d'Udine.

Un bulletin de Vicence assure que Durando a envoyé 13 bataillons à Udine, et qu'on entend la canonade dans le lointain.

A Storo (Tyrol méridional) la colonne Thannberg et les Napolitains ont battu les Autrichiens qui ont laissé beaucoup de leurs sur le champ de bataille.

Le général Marmora est à Trévise où il attend des troupes régulières pour continuer son mouvement sur le Tagliamento.

PARME. — Le duc a été dirigé, sous bonne escorte, vers la frontière d'Autriche, où il doit être mis en liberté.

UDINE. — La ville d'Udine a de nouveau secoué le joug. Les femmes ont pris des vêtements d'hommes pour combattre avec plus d'aisance. L'archevêque et les membres du comité de sûreté qui trahi, avaient été tués et les Autrichiens au nombre de 11,000, qui ont été chassés menaçant de venir se ravitailler, les habitants pour donner à ceux-ci un avant goût de ce qui les attend, ont exposé les corps des victimes, avec celui d'un colonel allemand sur les murs de la ville.

LIVOURNE. — Les volontaires Siciliens ont débarqué et fraternisé avec les volontaires Napolitains.

NAPLES. — L'armée a été dirigée vers la Lombardie, l'infanterie par mer, l'artillerie et la cavalerie par terre.

TURQUIE. — CONSTANTINOPLE. — L'excécrable Micciarelli, qui livra, en les trahissant, les généreux frères Baudiera, a été assassiné.

Faits divers.

— L'empereur de Russie vient de rappeler son ambassadeur à Turin et a fait délivrer au ministre de Sardaigne à Saint-Petersbourg ses passeports.

— On remarquait hier l'absence, dans la tribune du corps diplomatique à l'Assemblée nationale, des représentants de la Russie et de la Turquie.

— On annonce que M. Thiers sera porté comme candidat à l'Assemblée constituante dans la Seine-Inférieure, dans le cas où M. Lamartine opterait pour un autre département.

— On évalue à 118 le nombre des journaux créés à Paris depuis la Révolution de février, y compris, bien entendu, la *Presse du Peuple*.

— Les élections du Gard ont donné huit représentants au parti légitimiste sur les dix qui sont attribués à ce département. Cette circonstance a été la cause des troubles qui ont eu lieu dans cette ville, et qui ont déterminé la mise de Nîmes en état de siège.

Le Gérant: POURRAT-ALOE.

Paris. Imprimerie J.-B. Gnos, rue du Foin-St-Jacques, 18.